

Mai-juin 40 au P.C. 2e Div.

Autor(en): **Bauer, Eddy**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **107 (1962)**

Heft 5

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-343109>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

à Thounne dans de saines dispositions d'esprit grâce à l'influence heureuse du milieu dans lequel ils ont grandi. La division mécanisée 1 a besoin de bons éléments.

Colonel Denis BOREL

Mai-juin 40 au P.C. 2^e Div.

Le major Eddy Bauer nous décrit ici les événements de mai-juin 1940 tels qu'à cette époque il les a connus et appréciés comme officier de renseignements à l'état-major de la 2^e Division. Aux combats dans les Flandres (10.5.-4.6.) qui se terminent par la défaite de l'armée belge, l'effondrement de l'aile gauche française et le réembarquement du corps expéditionnaire britannique succède ce qu'on a appelé la « bataille de France » (5-25.6.) Sur divers axes orientés nord-sud et sud-ouest, les armées allemandes et notamment leurs troupes blindées pénètrent au cœur de la France, jusqu'à la Loire. La guerre se rapproche de notre frontière du Jura dont la division Borel occupe un important secteur. Le commandement suisse porte un intérêt particulier à la progression des « Panzer » de Guderian (4^e groupe d'armées) qui, par le plateau de Langres-Pontarlier puis Belfort ont pour mission de prendre à revers les garnisons de la « ligne Maginot ». L'arrivée de la Wehrmacht à proximité de notre territoire coïncidant avec le repli vers le sud-ouest des gros de la 8^e armée française, il va en résulter devant notre front une situation confuse, dont l'un des épisodes sera l'internement du 45^e C.A. français en Suisse.

Le major Bauer, professeur d'histoire à l'Université de Neuchâtel et chargé de cours à l'École polytechnique fédérale de Zurich est l'auteur d'un remarquable ouvrage sur « La guerre des blindés », élogieusement préfacé par le maréchal de Lattre de Tassigny. Nul doute que le présent récit n'intéresse nos lecteurs. Il rafraîchira les souvenirs de ceux qui, à cette époque, furent sous les armes; il montrera à nos jeunes camarades quelles furent les préoccupations de leurs aînés. (Réd.)

Le moral au P.C. et parmi les troupes de la 2^e Division, à l'annonce de l'armistice de Compiègne, le 25 juin 1940, était au niveau de l'événement. Nos souvenirs, en effet, n'ont pas retenu cette dépression qu'à vingt ans de l'été magique, a bien voulu dépeindre au public de 1961, M. Jon Kimche, double national anglo-suisse et directeur de la revue *Jewish Observer and Middle East Review*. Nos carnets de l'époque, au

surplus, démentent quotidiennement les affirmations de cet auteur.

Peut-être, notre lecteur de la génération d'après-guerre — s'il s'en trouve — criera-t-il à la galéjade et nous qualifiera-t-il de Tartarin rétrospectif. Auquel cas nous en appellerions au témoignage de tous ceux qui portaient l'uniforme à nos côtés, quels que fussent leur grade et leurs fonctions, et nous savons qu'ils seraient unanimes à confirmer nos dires.

* * *

C'est aussi que les événements du 10 mai au 25 juin s'étaient déroulés à un rythme étourdissant, et que nous avions adapté à leur cadence nos moyens et nos méthodes, et ces circonstances — le lecteur l'imaginera sans peine aucune — nous refusaient intellectuellement et matériellement le loisir de la méditation mélancolique. Qu'on en juge :

Le jour J, nous suivions le colonel divisionnaire Borel qui dirigeait un exercice tactique dans la région de Vau-marcus-Provence, quand nous parvint la nouvelle radiodiffusée que Hitler avait « *étendu sa protection à la Belgique et à la Hollande* ». La chose s'étant confirmée, on interrompit la manœuvre et l'on réintégra le P.C. de Saint-Blaise, en prévision de la mobilisation générale qui allait être proclamée d'une heure à l'autre. Quarante-huit heures plus tard, notre armée reconstituée dans un ordre parfait, avait pris son dispositif en vue du « *Cas Nord* ».

C'est précisément dans cette direction que, de plus en plus précise, croyions-nous sur le moment, se dessinait la menace. Selon les cartes de situation qui nous parvenaient de l'Etat-major de l'armée, quelque 15 à 20 divisions allemandes, comprenant une notable proportion de blindés, se tenaient camouflées dans les bois de la Forêt-Noire. Dans quel but ? Nous l'ignorions, mais on observait sur la rive droite du Rhin des indices conduisant à conclure à la préparation d'une attaque.

Sur ces entrefaites, soit le 12 mai 1940, se présentait

inopinément au domicile de notre mère, un ami d'enfance qui, au mois d'octobre précédent, s'était fait reconnaître de nous comme agent du S.R. français, et avec lequel nous avons été expressément autorisé à « causer ». Double national, il avait aux approches du conflit, soldé l'arriéré de ses taxes militaires et recouvré de la sorte son passeport de citoyen suisse, ce qui lui avait permis de faire deux ou trois voyages en Allemagne, durant la « drôle de guerre ». On ne nous en voudra pas de ne pas préciser davantage, mais ledit agent n'ayant pas été identifié par ses ennemis d'alors, une certaine discrétion s'impose toujours à son égard. Quoi qu'il en soit d'ordre de ses chefs, il nous faisait, à l'intention des nôtres, la communication suivante :

- 1^o Au cas où s'enrayerait leur offensive dans les Pays-Bas, les Allemands se jetteraient immédiatement sur la Suisse, et ils le feraient en corrélation avec une attaque italienne visant à l'occupation du Tessin.
- 2^o A cet effet, le colonel-général von Brauchitsch découplerait deux groupements :
 - l'un, fort de 18 divisions, franchirait le Rhin entre Bâle et Waldshut, et, par Soleure et Bienne, tenterait de forcer les cluses du Jura, pour déboucher dans le dos des armées françaises ;
 - l'autre, aux effectifs de 8 à 10 divisions, tenues prêtes entre Munich et Bregenz, passerait le fleuve en amont de cette dernière ville et avait déjà reçu le col du Splügen comme objectif final.

Ces renseignements furent transmis de toute urgence au commandement de l'armée. Ils en recoupaient d'autres de provenance indépendante et, surtout, ils corroboraient les indices d'attaques recueillis par nos troupes entre Bâle et Sargans. Aussi bien, la nuit du 15 au 16 mai, se passa-t-elle un peu partout le doigt sur la détente, et aux postes d'inflammation des ouvrages minés, le poing sur l'exploseur. En ce qui concerne plus particulièrement notre état-major, ces journées furent utilisées à contrôler minutieusement les prépa-

ratifs du mouvement qui, en cas de guerre aurait dû conduire de la région du Jura neuchâtelois dans celle d'Aarau.

Effectivement, nous savons aujourd'hui que nous fûmes victimes d'une mise en scène habilement organisée par les Allemands pour « intoxiquer » le Haut-Commandement français. Il s'agissait pour le colonel-général von Brauchitsch de retenir le plus longtemps possible, dans le triangle Altkirch-Pontarlier-Chaumont-sur-Marne, les 11 divisions d'infanterie et la brigade de spahis que le plan « H », en cas d'invasion allemande en Suisse, devait pousser sur notre territoire jusqu'au front minimum plateau de Gempen-Liestal-Waldenburg-Olten-Aarburg-Zofingue, ou plus avant, selon le comportement de notre armée. Pendant ce temps, ces forces manqueraient pour stopper la fameuse *Panzergruppe Kleist* sur la trajectoire Sedan-Abbeville que lui assignait la directive du 24 février 1940.

Dans ce but, un détachement de toutes armes et de la force d'un bataillon simula des préparatifs d'attaque sur des points habilement choisis du fleuve-frontière : rassemblement « maladroitement » camouflé de matériel de passage et de pontage, sondages du lit, installation de canons antichars et antiaériens en face de nos fortins, bruits nocturnes de moteurs et de chenilles, de jour, patrouilles d'officiers déployant des cartes etc. Ce plan d'intoxication atteignit son but, puisque du 14 au 16 mai, le G.Q.G. de Vincennes attendit d'heure en heure la nouvelle de notre invasion, et que le même 16 mai à Moulin-Neuf sur la Lucelle, la 27^e D.I.A. demanda à entrer en Suisse en annonçant au poste-frontière ébahi, que l'ennemi, désormais commun, avait surpris les ponts de Bâle... Le surlendemain, elle s'embarquait pour le front de Champagne où elle eut une très belle contenance. Trop tard !

Une quinzaine durant, une manière d'accalmie s'établit sur la Suisse, troublée seulement par de fortes poussées d'espionnage, car les incroyables bobards qui couraient la Norvège, les Pays-Bas, la France et la Grande-Bretagne ne

pouvaient pas ne pas exercer leur contagion sur l'opinion civile et militaire. Comme on ne pouvait signaler les méfaits de commandos parachutés en uniforme d'Ursulines et de Salutistes, on se rabattit chez nous sur de malveillants tireurs de fusées vertes, passant de mystérieux signaux à des destinataires qui ne l'étaient pas moins. Et comme, à la fin mai, les étoiles filantes sont nombreuses, les rapports affluaient sur notre table.

Il n'empêche qu'à la 2^e Division et, selon les ordres du Général, dans l'ensemble de l'armée, ces nouveaux moyens de combat que constituaient les armes blindée et aéroportée, ne furent pas pris à la légère. De nombreux exercices dans le terrain, de nombreuses expériences techniques, l'accélération des travaux de barrage et certains remaniements de notre dispositif contribuèrent dans une mesure que nous estimons assez satisfaisante, à renforcer notre défense. Dans tous les cas, tandis que les Allemands remontaient sur Boulogne, Calais et Dunkerque, et, le 28 mai, contraignaient l'armée belge à poser les armes, c'était, chez nous, le plein emploi pour chacun, du planton au divisionnaire. Le temps manquait pour ratiociner sur l'événement, si tragique fût-il, et il allait manquer de plus en plus.

Les Allemands allaient-ils raccompagner en Angleterre leurs ennemis qui se rembarquaient hâtivement sur les dunes de la mer du Nord, ou allaient-ils, sans perdre une minute, tenter d'accabler l'armée française qui s'évertuait à reconstituer un front continu le long de l'Aisne et de la Somme, sous les ordres du général Weygand ? La mise en œuvre de la première de ces deux hypothèses nous eût avantagés, en nous donnant le temps de souffler. Mais on ne lui accordait qu'un faible degré de probabilité au service de renseignements de l'armée, toujours bien informé. Au reste, le bon sens ordonnait que notre commandement tirât ses plans d'après l'éventualité qui pouvait nous être la plus désagréable.

Le 10 mai 1940, ainsi qu'on l'a dit, nous pouvions faire état du secours, sous certaines conditions, d'une bonne dou-

zaine de Grandes Unités françaises, la plupart de haute qualité. La catastrophe de la Meuse conduisit le général Gamelin, puis le général Weygand, à disposer de la plupart des ces forces pour faire face à la menace inopinément surgie des Ardennes, puis pour étayer le nouveau front jalonné au paragraphe précédent. L'un dans l'autre, le 1^{er} juin, seul avait été maintenu à portée de notre frontière, c'est-à-dire en mesure de nous épauler sur le Plateau de Gempen, le 45^e C.A.F. (de forteresse) qui sous les ordres du général Daille, coiffait la 2^e Brigade de spahis et les 57^e et 63^e D.I. de réserve type B ; or ceux qui, comme nous, avaient eu l'occasion d'observer ces deux divisions à notre frontière, soupçonnaient sinon connaissaient les déficits d'armement et d'équipement qu'elles accusaient.

Mais encore, à chaque crise qui se présentait et qui aurait pu entamer la volonté de résistance de l'Armée, retentissait la voix du général Guisan, et elle le faisait dans des termes clairs, accessibles à tous, à la fois simples et élevés et avec un admirable sens de l'opportunité. A peine telle question, parfois lancinante, s'était-elle posée à notre conscience de soldat, que la réponse nous venait de sa part, par la voie de l'ordre, et cet ordre était toujours net, impératif, bien pondéré et parfaitement adapté à la situation, telle, au lendemain de l'invasion de la Norvège, son Instruction du 19 avril 1940, sur la conduite à tenir en cas d'attaque brusquée.

* * *

Quoi qu'il en soit, on se battait encore autour des plages de Dunkerque, quand nous parvint en mains propres un renseignement d'authenticité inattaquable, lequel, vu son origine, levait, s'il en subsistait encore dans l'esprit de nos chefs, les derniers doutes qu'ils pouvaient nourrir sur les prochaines intentions de la *Wehrmacht*. L'armée allemande déclencherait d'ici quelques jours, une double offensive à intention décisive sans laisser aux Français le temps nécessaire pour réparer

leurs pertes en s'incrutant dans le terrain. Et elle le ferait selon les dispositions suivantes :

- 1^o Le 5 juin à l'aube, un premier groupement stratégique sortant des têtes de pont qu'il avait conquises sur la rive gauche de la Somme, attaquerait en direction de la basse Seine soit sur l'aval de Paris.
- 2^o Quelques jours plus tard, une seconde attaque briserait le front français en Champagne et se développerait au rythme de la guerre-éclair, en direction de Reims, de Châlons-sur-Marne et plus au Sud.

Le même 1^{er} juin, confirmant le renseignement que nous venions de transmettre, la *Luftwaffe* inaugurait une nouvelle série de bombardements, en s'en prenant aux nœuds de communication et aux aérodromes de la France du Sud-Est. Au retour d'un raid sur Marseille, quelques-uns de ces appareils crurent à propos, vu la forte réaction de la chasse française, d'emprunter notre espace aérien pour regagner leurs bases. Mais ce fut pour tomber sur nos patrouilles.

Vers dix-huit heures, de la région de Saint-Blaise, nous observâmes la trajectoire de l'un d'eux, scintillant au soleil, mais laissant derrière lui un long et mince panache de fumée. Le temps de sauter dans une auto, et une demi-heure plus tard nous nous trouvions en présence des décombres d'un bombardier *Heinkel HE 111* qui, canonné par deux de nos *Messerschmitt ME 109 E*, et touché quatre fois, avait percuté dans un bouquet de sapins couronnant le point 940, à la sortie Nord-Ouest de Lignières. Quand nous arrivâmes sur les lieux, cette épave fumante se trouvait déjà sous la garde d'un habitant du village qui, au bruit de l'impact, s'était spontanément remobilisé et avait enfourché son vélo, le fusil en bandoulière.

Les deux moteurs de l'appareil avaient volé à 20 mètres, et nous identiâmes, gisant sur le sol, les cadavres du pilote Noess, sergent de la *Luftwaffe*, et de son navigateur, le soldat Blauhofer. Dans la partie centrale de la carlingue accotée verticalement à deux fûts de sapin, un troisième cadavre,

littéralement brisé en deux au-dessus des hanches, brûlait doucement, et son nom nous est demeuré inconnu. Alors qu'en compagnie du capitaine E.M.G. Brand, nous réunissions les cartes et les papiers de l'équipage sinistré, apparurent les vainqueurs de ce duel aérien qui saluèrent militairement les victimes de leurs 20 mm. C'étaient le capitaine Roubatty et le lieutenant Waechter de la base de Payerne.

Un deuxième *Heinkel HE 111*, pris à partie le même jour par notre chasse, alors qu'il survolait indiscutablement notre territoire, finit par s'abattre aux environs de Lutter (Haut-Rhin) à 4 kilomètres du poste frontière de Kiffis. Le lendemain un troisième bombardier de ce type fut abattu au-dessus d'Ursins, au sud d'Yverdon. Au total, durant cette première semaine de juin, nos chasseurs s'adjugèrent huit victoires contrôlées, et nous disons bien « victoires », car, arraisonnés au-dessus de notre sol, les appareils de la *Luftwaffe* répondaient en ouvrant le feu aux coups de semonce dont ils étaient l'objet.

Au cours de ces combats, nous perdîmes le lieutenant Rieckenbacher, mais le *Messerschmitt ME 110* qui le toucha de telle sorte que son parachute se déchira à l'ouverture, fut lui-même contraint à faire un atterrissage forcé. Quant à nos malheureux camarades, le premier-lieutenant Guertler et le lieutenant Meuli, leur cas est bien différent ; le 8 juin 1940, ils patrouillaient au-dessus des Rangiers, à bord d'un biplan *C35*, quand ils furent surpris et mitraillés par six chasseurs de la *Luftwaffe*, et s'écrasèrent non loin d'Alle près de Porrentruy : agression caractérisée qu'on nous permettra bien de qualifier de double homicide avec préméditation...

L'armistice de Compiègne étant intervenu, le gouvernement du III^e Reich réclama impérieusement du Conseil fédéral, la restitution immédiate des appareils abattus dans les circonstances que nous venons de rappeler, et nos autorités ne crurent pas devoir opposer à cette demande une fin de non-recevoir. A l'époque, nous n'avons rien su de ces tractations,

mais les eussions-nous connues que nous n'eussions pas porté sur elles un jugement aussi sévère que ne l'a fait M. Jon Kimche, vingt ans après l'événement.

Effectivement, ce sont des épaves, quelques-unes gondolées par l'incendie, qui prirent piteusement le chemin de l'Allemagne. Preuve en soit ce chasseur bimoteur *Messerschmitt ME 110*, abattu, le 8 juin 1940, dans la région de Breitenbach (Soleure) par l'action successive d'une patrouille de chasseurs, puis d'une batterie de D.C.A. Pour l'avoir visité le dimanche qui suivit le combat, nous sommes en droit d'écrire qu'il était tout juste bon pour la récupération du métal.

* * *

Cependant que nos pilotes donnaient à l'ensemble de l'armée un magnifique exemple de vaillance et d'aptitude au combat qui nous encourageait tous, les armées françaises soutenaient un combat inégal, opposant 71 divisions dont deux britanniques, à 143 divisions allemandes dont 10 *Panzer*, groupant quelque 2500 chars contre 500 à 600 au général Weygand. En l'air, la *Luftwaffe* maintenait sa prépondérance. Aussi bien, les communiqués français du 8 juin, en ce qui concerne le front de la Somme, et du surlendemain pour celui de l'Aisne, laissaient-ils augurer le pire.

Mais encore une fois, le loisir ne nous fut pas fourni des longues discussions sur l'avenir de la planète et le destin de l'humanisme, car, de nouveau, notre horizon se couvrait de nuages surgissant du Nord. Depuis le dernier jour de mai, le colonel Masson avait été informé du débarquement de renforts allemands dans le quadrilatère Horb-Donaueschingen-Villingen-Freudenstadt. Selon toute vraisemblance, ces forces fraîches allaient permettre au général Dollmann, commandant de la 7^e Armée, de tenter le forçement du Rhin. Mais où tenterait-il ce passage ? Prendrait-il le taureau par les cornes, en se frayant le chemin de la victoire, à travers le rideau de feu, tendu sur le fleuve par les casemates de la ligne Maginot ? Ou bien n'allait-il pas chercher à tourner ce redou-

table obstacle fortifié, en empruntant le territoire suisse, sa droite à Bâle et sa gauche à Schaffhouse ?

Nous savons aujourd'hui que le 31 mai 1940, le colonel-général von Brauchitsch, dans son « *Instruction pour la 2^e phase de la campagne de l'Ouest* ». avait prescrit au Groupe d'armées « C » (colonel-général von Leeb), d'actionner la 7^e Armée qu'il contrôlait, de part et d'autre de Colmar, de manière qu'elle pût exploiter son succès, soit en direction d'Épinal, soit en direction de Vesoul. Mais, bien entendu cette directive, tirée à 30 exemplaires, ne nous était pas connue à l'époque. Notre commandement avait donc le devoir d'envisager une attaque. Dans cette éventualité, il apparaissait d'emblée que notre aile gauche s'effiloçait dans la région de Bâle. Il convenait donc de l'étayer sans perdre une seule minute.

La 2^e Division reçut donc l'ordre de se porter de ses positions du Jura neuchâtelois, sur le Jura bernois, si l'on ose encore l'appeler de ce nom, et installait son P.C. à Bienne dans la soirée du 8 juin. Sur un ordre venu de haut, le colonel-divisionnaire Borel se transportait à Moutier au cours de la nuit du 11 au 12 ; pourquoi nous fit-on faire ces deux sauts de puce, alors qu'il eût été plus rationnel de nous donner tout de suite la seconde destination ? Nous n'en savons rien encore aujourd'hui.

Quoi qu'il en soit, nous avons mission de barrer à l'ennemi éventuel les cluses de Moutier et du Pichoux. Nous avons reçu la subordination de la Brigade légère 1 que nous trouvons installée en Ajoie, ainsi que d'un régiment-frontière, appelé à défendre le massif des Rangiers. En revanche, nous avons dû céder le régiment d'infanterie 13 et le groupe d'artillerie de campagne 6 à la Division « *Gempen* », grande unité de formation dont le nom indique assez la tâche défensive ; la confiance justifiée du général Guisan avait appelé le colonel Claude Du Pasquier à ce commandement particulièrement délicat. Enfin nous étions en contact à droite avec la 7^e Division hâtivement rameutée du secteur de la Linth pour aveugler la trouée de Balsthal.

C'est dans cette situation que le 15 juin un peu avant 23 heures, nous fûmes alertés par le message de l'Etat-major de l'armée, nous apprenant la présence en Suisse de nombreux saboteurs armés et munis d'explosifs, et nous prescrivant de faire organiser, d'entente avec les organes locaux de police, des rondes de jour et de nuit. Etait-ce la première vague d'assaut précédant de quelques heures le saut des parachutistes et la ruée des chars ? Nous avons appris après la guerre que cette entreprise était l'œuvre personnelle de Goering, soucieux de venger sur nos avions les pertes que nos chasseurs avaient fait subir à ses bombardiers. L'échec fut total. Mais sur le moment, il n'y avait pas à se livrer à de longues considérations sur le sens à donner à cette mystérieuse affaire : il y avait à se saisir du téléphone, pour répercuter cet ordre d'alerte auprès des commandements directement subordonnés. Le dernier coup de minuit n'avait pas encore sonné que c'était déjà chose faite.

Le lendemain, il nous fut confirmé que les Allemands avaient franchi le Rhin en aval de Neuf-Brisach, cependant que les Français, pour des raisons qui nous demeurent encore incompréhensibles, faisaient jouer, entre Bâle et Delle, leurs destructions de la frontière. Du poste d'observation de la Welschmatt on apercevait des torsades de fumée sortir des casemates creusées, en prolongement de la Ligne Maginot, dans les flancs du Blochmont et du Glaserberg. De toute évidence, la panique gagnait...

Vingt-quatre heures plus tard, en effet, à Boncourt et à Porrentruy, commençaient d'affluer des réfugiés civils, dont, nous étant rendu sur place, nous ne pûmes tirer aucune indication utile, et pour cause. Par contre, un sergent de la Gendarmerie nationale qui, chargé d'un train sanitaire, avait réussi à le faire passer en Suisse, avant la destruction du pont de Delle, nous procura des informations plus intéressantes : son convoi formé de michelines avait quitté Saint-Dié à destination de Bourges ; mais parvenu en gare de Vesoul, il avait rebroussé chemin sur la nouvelle qu'une colonne motorisée

ennemie atteignait déjà Besançon. Parmi les blessés légers qu'il avait ainsi soustraits à la captivité, se trouvaient des hommes et des sous-officiers des 30^e, 31^e, 52^e, 54^e, 62^e D.I. et du 17^e C.A.

Rentré à Moutier pour midi, nous entendîmes à 13 h. 30, l'allocution radiodiffusée du maréchal Pétain, au peuple français. Le nouveau chef du gouvernement réfugié à Bordeaux annonçait qu'il envoyait des plénipotentiaires aux Allemands pour leur demander de négocier les conditions d'un armistice qui devait être conclu « dans l'honneur et entre soldats ». La pluie d'orage qui ruisselait sur les vitres de la salle d'école où nous nous trouvions avec quelques camarades ajoutait encore au lugubre du moment.

(A suivre.)

Major EDDY BAUER

Revue de la presse

La 4^e A. T. A. F. ¹

Il s'agit de la *Quatrième Force Aérienne Tactique Alliée* qui a été créée à Landsberg, en Allemagne, en 1952 et dont le PC se trouve à Ramstein dans le Palatinat.

C'est une *force aérienne dont l'affectation à l'OTAN est prévue* ², mais non pas une force déjà affectée, véritablement intégrée. Elle ne passe sous le commandement et le contrôle direct du Commandement suprême allié en Europe de l'OTAN (SHAPE) qu'au moment de l'« état d'alerte imminente ».

La 4^e A.T.A.F., dont la zone d'action va de l'Eiffel aux Alpes (couvre donc des territoires allemands, français et luxembourgeois), est encadrée au nord par la 2^e A.T.A.F. à l'ouest par la D.A.T. ³ française, au sud par la 5^e A.T.A.F., prolongée par la 6^e A.T.A.F. qui, elle, est chargée de la protection de la Grèce et de la Turquie.

¹ Condensé d'un article du numéro de la 2^e quinzaine de février 1962 de « *Bled-5/5* ».

² R.M.S., numéro de décembre 1961, p. 568.

³ D.A.T. : Défense aérienne du territoire.